

Susie Morgenstern

La première fois que j'ai eu seize ans



Le livre

« Pourquoi la beauté ne fait-elle pas partie des droits de l'homme ? » se demande Hoch, ainsi surnommée à cause de sa taille imposante. Et comment faire pour supporter les journées qui se ressemblent toutes, quand on ne rêve que d'amour absolu et de feux d'artifice ?

Hoch, la narratrice de cette histoire presque vraie, est une guerrière douce, émotive, convaincue du triomphe ultime de la vérité et de la raison dans un monde violent, masculin et injuste. Ce livre raconte ses combats et ses amours, l'entrée dans le jazz-band du lycée, une fugue, des déboires et des merveilles, avec une émotion communicative et pudique, une inlassable passion de vivre.

L'auteure

Née dans le New Jersey, [Susie Morgenstern](#) vit aujourd'hui à Nice où elle a enseigné l'anglais et l'informatique à la faculté des Sciences.

Très tôt, elle a su qu'elle voulait être auteure pour raconter des histoires, et par-dessus tout, pour raconter des histoires d'amour. Mais elle dit s'intéresser à tout : « aux gens, aux rencontres, à la famille, aux livres. » Ce sont ces thèmes que l'on retrouve dans chacun de ses livres. Ceux-ci ont d'ailleurs remporté une ribambelle de prix, notamment *Lettres d'amour de 0 à 10*, qui, à lui seul, en a récolté plus d'une vingtaine.

Susie Morgenstern

La première fois
que j'ai eu seize ans

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Préface

Au commencement était le livre de Susie Morgenstern.

C'était il y a quatre ans. Je flânais le long de la Seine, le cœur triste à cause d'un scénario que j'étais en train d'écrire et auquel il me fallait renoncer : une histoire de passion et de nostalgie entre deux octogénaires de milieux différents, le récit d'un coup de foudre entre *Le Fanfaron* (Dino Risi, 1962) et *Madame de...* (Max Ophuls, 1953), cinquante ans après.

Mon scénario s'intitulait *La dernière fois que j'ai eu 20 ans*, et je l'écrivais (sans qu'ils n'en sachent rien) pour Danielle Darrieux et Vit-

torio Gassman. Et Gassman venait de mourir brutalement.

Tout s'arrêtait là.

C'est alors que j'aperçus, à la devanture d'un bouquiniste, un petit livre blanc, dont le titre me rappela étrangement le mien: *La première fois que j'ai eu seize ans* de Susie Morgenstern. Je l'achetai aussitôt.

Il y avait, dans ce livre merveilleux, tous les thèmes qui m'étaient chers: la complexité de l'adolescence, la passion du jazz, les rapports passionnels au sein d'une famille tendre jusqu'à l'étouffement, le droit à la différence, le tout saupoudré d'un humour juif new-yorkais irrésistible.

J'ai compris alors qu'avant de faire un film sur « la dernière fois », il me fallait commencer par « la première fois ». Et, avec l'accord de Susie Morgenstern, de son agent et de son éditeur, j'ai écrit un nouveau scénario, inspiré de ce livre. Ce scénario, que j'ai eu la chance de parvenir à tourner, devint mon premier film de cinéma.

Je crois qu'il n'y a pas de hasards. Il y a des connivences. Ma rencontre avec ce roman qui est une pépite d'or, puis avec Susie, une merveille de femme à l'image de ses livres, toute en faconde et en générosité.

Susie Morgenstern est un écrivain de premier plan, parce qu'elle écrit avec son âme et que ce qu'elle écrit nous ressemble. Ou plus exactement, ressemble à ce qu'il y a de meilleur en nous.

Lorraine Lévy
Juillet 2004

Moche

La première fois que j'ai eu seize ans, j'étais moche et je n'arrêtais pas de le dire au miroir et à ma mère.

Je confirmais ce fait en fouinant dans toutes les garde-robres de la maison, et à chaque déguisement j'implorais un mensonge de mon reflet. Puis, je me cachais derrière ma contrebasse.

Je jouais de la contrebasse sans doute parce que je ressemblais à cet instrument géant et grotesque, intransportable et quasiment inutile en solo. Je l'aimais comme l'homme de mes rêves et comme mon enfant terrible. Je le traînais à la remorque de ma jeunesse.

« Je suis laide ! » je hurle à ma mère.

« Tu as de très beaux yeux », me console-t-elle, comme si un détail pouvait masquer la totalité.

« Tu parles d'yeux. Mon œil ! Qui peut les voir derrière cette verrière ? » J'ai hérité la vue de mon père qui, lui, portait des verres comme des loupes.

« Tu as de magnifiques cheveux. » Entre le marron et le gris souris, couleur de boue, couleur sans couleur. Chaque cheveu se termine par une fourche que je m'amuse à déchirer pendant des heures. Longs cheveux qui pendouillent comme les lourds rideaux des pompes funèbres.

« Je les voudrais blonds ou roux ! » Je revendique la beauté comme un des droits de l'homme.

« Quand tu souris, tu es belle. » Je comprends que ma mère veut clore la discussion. « Et tu es belle à l'intérieur », conclut-elle. J'ai sans aucun doute la plus belle vésicule biliaire, des poumons adorables, un foie féérique et des ovaires grandioses, quoique non encore en état de marche.

Mes sœurs aînées sont des déesses sublimes. C'est Cendrillon à l'envers, ce qui ne les empêche pas de *me* surnommer « Cendrillon ».

« Cendrillon, va chercher mon vernis à ongles dans ma chambre. »

« Non ! » Elles savent que mon « non » est purement symbolique.

« Vas-y et je t'emmènerai avec moi chez EAT. »

J'y cours.

« Cendrillon, tu veux mettre le couvert à ma place ? »

« Non ! »

« Alors je ne t'emmène pas. »

Elles m'aident bénévolement à surmonter mes complexes. D'abord, Sandra me promet solennellement depuis ma petite enfance : « Quand j'aurai de l'argent, je paierai la chirurgie esthétique pour ton nez. »

En attendant le jour béni où mon nez sera moindre, elle prépare le terrain. Chaque soir, elle coupe un morceau de Scotch qu'elle ancre en bas de mon nez, le soulevant vers le front où elle

colle l'autre bout. (Elle a fourni les rouleaux de Scotch pendant dix ans.) Mes narines ont appris à respirer autrement à travers cette bande collante mais mon nez n'a jamais déménagé vers le haut.

Effie aide d'une autre façon. Elle prie Dieu à voix haute en me regardant d'un air peiné : « Mon Dieu, fais en sorte qu'elle en finisse avec cet âge ingrat ! » suivi de : « Tu verras, ça va s'arranger. » Elle me voile le nez avec un foulard ou un col roulé. « Ça te va bien comme ça. » Qu'importe si je ne peux ni manger, ni parler, ni respirer !

Mes sœurs me kidnappent pour badigeonner ma frange d'eau oxygénée et me faire des mèches de star. Je ressemble à un horrible accident causé par un coiffeur qui louche. Elles violent mes paupières avec des violets nacrés et des verts néon. Elles font des boucles à mes spaghettis récalcitrants et des décolletés à ma poitrine plate.

Et elles versent de grosses tasses de conseils au petit déjeuner : « Enlève tes lunettes, tu n'as pas besoin de voir tant ! » « Garde ta main sur ton nez à chaque instant. » « Plie un peu les genoux, tu paraîtras moins grande. »

Ce n'est pas très facile d'avancer avec ma contrebasse, et de surcroît à moitié aveugle, la main sur le nez, les genoux pliés. Je passe ma vie à envier les violonistes, les altistes, les flûtistes, pas pour le son de leur instrument mais pour son poids, surtout quand il pleut, les jours où je n'ai pas trois bras.

Elles veulent mon bien, mes sœurs, entraîneurs qui, à défaut d'exploits physiques, se réjouissent de mes succès scolaires. Et moi, je veux leur bien, c'est pourquoi je fais leurs devoirs à leur place. Depuis des années, à Effie je fais répéter ses listes de vocabulaire à piège, ses récitations, ses résumés d'histoire de la Révolution américaine. Je les connais par cœur avant qu'elle n'en sache la première ligne. Je lui rédige les comptes rendus de livre exigés chaque semaine par un prof zélé. Ma participation à leur carrière scolaire ne les empêche pas d'être des cancre irrédutibles.

Le premier jour au lycée, mon professeur principal, M. Gianella, sauta de sa chaise en reconnaissant mon nom. Il vint, les mains sur son crâne, et me cracha ces mots à la figure : « Tu vois

ces cheveux blancs ? La moitié gauche, c'est ta sœur Sandra. La moitié droite, c'est ta sœur Effie. Il ne reste plus un cheveu noir pour toi. » J'ai été fière de mes sœurs qui avaient brillé à leur façon.

Nouille

La première fois que j'ai eu seize ans, je pensais que j'étais la meilleure peut-être, mais je n'en étais pas tout à fait sûre. Mes sœurs, en revanche, étaient optimistes et pleines d'espoir pour la nouille que j'étais.

D'avance elles sont fières de moi : « Je suis sûre que tu vas l'avoir ! »

« Vas-y ! Ils ne peuvent pas ne pas te choisir ! »

Je ne partage pas leur optimisme. Être membre du « jazz-band » est vertigineusement prestigieux, à cause de l'uniforme recouvert de paillettes dorées, mais aussi à cause des tournées, des soirées, des applaudissements. La gloire précoce. Les

musiciens de cet orchestre sont traditionnellement des vedettes du lycée au même titre que l'équipe de foot et les majorettes.

Je n'ai pas essayé de faire partie de l'équipe de foot, mais j'ai fait une tentative surhumaine pour devenir majorette. D'abord, j'ai investi une somme exorbitante dans un bâton que je supposais magique. Puis je me suis efforcée de rattraper ce même bâton préalablement lancé en l'air dans le salon familial. Ce fut un désastre pour la porcelaine, pour les lampes, le parquet et mon corps qui s'est rapidement couvert de bleus sous la pluie de bâtons. J'avais simplement trop peur pour l'attraper.

J'ai réussi néanmoins à entrer gratuitement aux parties de foot. Le chef de la musique voulait à tout prix compter une contrebasse dans la fanfare. Il a donc fait construire un socle sur rouleaux comme une luge tirée par deux tubistes. L'exploit consistait à garder l'équilibre, non pas à jouer les quelques notes que les tubas étouffaient de toute façon. Ça me donnait le mal de mer. Je m'agrippais à ma contrebasse comme une naufragée à son radeau.

Je ne pense qu'aux auditions. Chaque matin, sur le trajet du lycée, je prends mon amie Myriam, bonne élève, timide, modeste, grande supporter de ma cause : « Tu l'auras, tu verras, personne ne joue aussi bien que toi ! »

Je joue déjà depuis sept ans, depuis le jour où, à l'école primaire, le directeur de musique nous demanda de choisir un instrument. Je fus la première à lever ma main : « Le violon, monsieur ! » dis-je avec la passion de la petite-fille de grands-parents nés à Odessa. Il me toisa : « Non, prends plutôt la contrebasse. Ça te va bien. » Je n'osai pas le détourner de son idée. Il a vu l'occasion de sa vie de placer sa pauvre contrebasse maladroite et encombrante.

« Oui, mais ils n'ont jamais pris de fille dans le jazz-band. »

« Ça peut changer. Tu es la meilleure. »

« Bien sûr. Sauf que je suis une femme. Tu te rappelles ce qu'ils ont fait à Judy Kolsky ? Ils lui ont volé son bec de clarinette. »

« Je suis certaine que ça va marcher ! »

J'aime qu'elle le dise. Je collectionne les pronostics. J'écoute les conversations. Je suis le grand sujet.

« Ils vont lui couper les cordes. »

J'en suis convaincue. Je prépare des cordes de rechange.

« Il faut savoir garder les traditions. C'est normal que certaines institutions soient réservées aux mâles », crie Bob le saxophoniste.

« Tu ne me vois pas essayer d'entrer chez les majorettes », dit Tony le clarinettiste. Quand un chien aboie, il n'a pas de mal à en trouver d'autres pour aboyer avec lui.

« Il est scandaleux de refuser les filles », chuchote Sheryl.

Les pour et les contre résonnent dans les couloirs du lycée. La plupart des contre logent dans le camp des mâles. Les pour sont peut-être dans les cœurs des femelles, mais rarement sur leurs langues. Je gêne tout le monde.

Je n'ai pas vraiment besoin de réussir le concours car déjà dans les sphères transcendantes, dans ma tête, je suis la chérie de Charlie Mingus.

Je suis la duchesse du Duke. Je suis contrebassiste solo dans le Philharmonique de New York. Léonard Bernstein et Zubin Mehta ne peuvent pas lever leur baguette sans s'assurer que nous sommes là, ma contrebasse et moi, prêtes à servir, de nos longues et graves lamentations, les symphonies. De ces hautes sphères je redescends à la cave pour répéter, car personne à la maison ne supporte ma musique. Dès que je saisis l'archet, mon père met sa main sur son cœur blessé à mort, et, dans un dernier soupir, me dit : « Non ! Pas maintenant ! » Puis, rancunier : « Tu ne peux pas jouer quand je ne suis pas là ? » Cette revendication, il la reprend quarante fois par jour en substituant le mot « jouer » par « chanter » dans le cas de Sandra, « parler » dans le cas de ma mère, « respirer » dans le cas général. Le pauvre, il a vécu au milieu d'un cirque à quatre pistes avec une seule salle de bains, peuplée de clowns amazones. Il a été poursuivi par le refrain de sa vie de famille : « Papa, n'entre pas ! »

Dans cette cave, j'ai l'impression intime d'être une *marrane* qui pratiquerait la musique dans la

clandestinité sourde des *marranes* de la religion. « Marranos », littéralement « porcs », est le mot désignant les Juifs espagnols et portugais qui furent soumis au christianisme mais qui continuèrent à pratiquer le judaïsme en secret, se passant leur foi souterraine de génération en génération. Les descendants oublièrent ou perdirent leur lien avec le judaïsme, mais en retinrent de nombreuses coutumes : ils allumaient les bougies du sabbat, mettaient leurs meilleurs habits le samedi, jeûnaient le jour du Grand Pardon, circoncisaient leurs enfants mâles et ne mangeaient pas de viande de porc les jours de fêtes juives. Les coutumes sont plus puissantes que les lois. Je sentais qu'à leur place, j'aurais fait le même compromis. J'ai plus peur de la mort que de Dieu, et puis on n'a pas besoin de prier haut et fort, simplement de diriger son cœur vers le ciel.

Je dirige mes notes vers le sous-sol, des gammes infernales, des exercices rebutants, pizicati pénibles. Je fais des muscles aux cordes, les cordes forment une croûte dure sur mes doigts. Chaque *do*, chaque *sol* bécarre, chaque

si bémol est une paillette de plus sur la veste du jazz-band.

Mes professeurs ont chacun leur mot à dire. M. Peck, l'hypocrite directeur de l'importante section de musique du lycée, m'encourage mollement en glissant toujours un argument de dissuasion : « Tu sais, avec tout ce que tu fais, je ne vois pas comment tu vas arriver à inclure le jazz-band. Tu devrais te concentrer sur le classique. Le jazz va te déformer. Mais fais comme tu veux, tu en es certainement capable. » Il ne veut surtout pas que je dépasse sa précieuse nunuche de fille en activités extra-scolaires.

Mlle Thompson, prof de gym, qui a tant de compassion pour mes vaillants efforts avortés pour faire la roue ou la culbute, a déterré en moi une vague aptitude pour le basket, qu'elle est déterminée à cultiver pour la gloire de son équipe. « Tu te rends compte, dis-toi bien que je me suis renseignée, il y a incompatibilité totale entre les répétitions du jazz-band et nos jeux. Laisse tomber. »

Mlle Hall, vieille fille fossile de l'Antiquité la plus reculée, prof d'histoire, ne reconnaît ni le jazz, ni l'art abstrait, ni le cinéma, comme formes d'art. Je crois bien que l'histoire s'est arrêtée pour elle à la mort d'Alexandre le Grand. Elle l'aime. Ses yeux sans expression étincellent quand elle nous raconte le départ d'Alexandre pour l'Asie : « Il distribuait à ses amis tout ce qu'il possédait au moment de son départ. "Mais, protestèrent ses amis, qu'est-ce que tu te réserves pour toi-même ?" Alexandre répondit héroïquement : "L'espérance". » Ce mot, Mlle Hall le déclame en grande shakespearienne, avec l'espérance des désespérés. À part Alexandre, je crois qu'elle n'aime personne, sauf peut-être moi, car je suis précisément l'élève dont elle rêve, pour la simple raison que, pour ne pas me casser la tête, j'ai appris le manuel d'histoire par cœur. Je suis sa référence, vu qu'elle a dû oublier ce qu'il contenait, en trente-sept ans de carrière. Elle a deux expressions favorites : la première est : « Pigné ? Sinon, pige ! » et la deuxième, qu'elle dirige amoureusement vers moi après chaque

La liste des fournitures
L'autographe
Les fées du camping
Le bonheur est coincé dans la tête
Tu veux être ma copine ?
Supermoyen
Calisson
Princesse Atchoum

Collection CHUT !

Lettres d'amour de 0 à 10
lu par Alice Butaud

Joker
lu par Anne Montaron

© 1990, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1990

ISBN 978-2-211-21942-6

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr